

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

Il est question d'exposer hors classe, au Palais du champ de Mars, les documents qu'il sera possible de recueillir sur les meilleures conditions de travail dans les divers centres industriels de l'Empire. Une telle mesure ne pourrait manquer d'avoir une grande portée morale et sociale, par la comparaison qu'en ressortirait entre les systèmes économiques actuellement employés par les producteurs.

Marché aux grains du 13 mars, il y a eu une baisse moyenne de 0 fr. 29 cent. le litre.

Aujourd'hui, vers midi, un aide-chauffeur nommé Hubert Cappellet, employé dans nos principaux établissements, a été victime d'un triste accident.

Pendant que, contrairement au règlement, il a été saisi par l'arbre de transmission et horriblement mutilé : il a eu une jambe, un pied et un bras brisés. Transporté à l'hôpital, il est mort à une heure après avoir reçu les secours de la religion.

Ce malheureux, qui n'avait pas 22 ans, appartenait à une honnête famille d'ouvriers dont tous les membres sont employés dans la même maison et jouissent de l'estime de leurs patrons et de leurs camarades.

Le Tribunal correctionnel de Lille a condamné hier, par défaut, à quinze mois de prison, le nommé Baes, déterieur belge, pour vol d'un cheval à Roubaix.

La seconde soirée musicale et bachique donnée par le cercle de la Grande-Harmonie aura lieu mardi 19 courant.

En voici le programme :
PREMIÈRE PARTIE.
Ouverture, le poète et le paysan (Grande-Harmonie).
Romance (Ch. Crombet).
Air varié pour Saxophone (L. Knorr).
Romance (Dujardin).
Trio pour 2 hautbois et cor angl. (***)
Chansonnettes comiques (***)

DEUXIÈME PARTIE.
Bonsoloir voisin, quadrille (Grande-Harmonie).
La Fille du capitaine, pas redoublé par E. Desbonnet (Grande-Harmonie).
Romance (Dujardin).
Quatuor pour flûte, clarinette, cor et basson (***)
Romance (C. Crombet).
Air varié pour violon (Wilhem).
Chansonnettes comiques (***)

Le piano sera tenu par M. V. Delannoy ; l'orchestre sera dirigé par M. Heinevetter.

COURS PUBLIC DE LANGUE ANGLAISE.
Vendredi 15 mars, à 8 heures du soir.

Exercices pratiques. — Lettre.
Pour toute la chronique locale : J. Reboux

FAITS DIVERS

— On écrit de Saint-Petersbourg, à l'Indépendance belge :

« Le prince Eugène de Leuchtenberg a été promu au rang d'officier. Cette promotion, publiée dans tous les journaux, a produit un grand effet, car il ne s'agit de rien moins que d'une amnistie. Le jeune prince, à la suite d'une escapade dont je vous ai parlé à l'époque où elle s'est passée, et à laquelle était mêlée une citoyenne actrice du théâtre français de Saint-Petersbourg, fut dégradé de son rang de capitaine, mais cette dégradation ne fut point rendue publique. Pour regagner ses épaulettes, le prince entra comme porteur-enseigne (titre des sous-officiers nobles dans l'armée russe) au régiment des lanciers de la garde. Maintenant, après deux ans de service, il a reconquis le premier rang d'officier, qui est celui de cornette. On assure que la rigueur de la punition infligée au prince Eugène a été la principale cause de l'éloignement de sa mère la grande-duchesse Marie. Son Altesse Impériale a vécu tout ce temps-ci éloignée de la Cour. On s'attend à la voir revenir maintenant que son second fils est gracié. »

— On écrit de Vienne, 28 février :
« Un nouveau duel, dont le dénouement a été fatal aussi, vient d'avoir lieu près de Vienne. Un étudiant hongrois a tué d'un coup de pistolet le fils d'un conseiller impérial. La balle a frappé le malheureux jeune homme au milieu du front et a traversé la tête. L'étudiant hongrois et les témoins sont arrêtés, et il est très-vraisemblable que Schotsch, le Hongrois, en aura pour 20 ans de prison et les témoins pour cinq ans. »

— Un journal de Lima apporte une bizarre et triste nouvelle.
On donnait, au théâtre de cette ville, la première représentation de la Dame aux Camélias.

Un chat, qui avait pénétré sur la scène on ne sait comment, se promenait au milieu des acteurs. Ceux-ci le chassèrent, les machinistes le poursuivirent, et il s'enfuit du côté des loges des artistes.
Il arriva devant celle de Mlle Delancourt,

qui jouait Marguerite Gautier, et qui sortant de chez elle pour descendre sur le théâtre, lui barrait naturellement le passage.

L'animal avait été rendu furieux. Vouant passer à toute force, il fit un bond énorme et sauta par-dessus la tête de la jeune femme.

Effrayée, Mlle Delancourt avança vivement le bras pour se garantir le visage, et fut légèrement mordu à la main.

Elle n'y prit pas garde, joua son rôle comme si de rien n'était, et obtint un immense succès.

Mais le lendemain, on rejouait la pièce, le théâtre était comble, et les premiers actes avaient très bien marché, lorsque, arrivée à la grande scène du bal, Mlle Delancourt commença à balbutier et fut saisie tout-à-coup d'un tremblement nerveux, tandis que son regard prenait une expression sinistre et presque féroce.

Elle chercha à éloigner du geste ceux de ses camarades qui voulaient l'approcher, et enfin poussa un grand cri en disant :
« Sauvez-vous !... sauvez-vous tous !... Je veux vous mordre !... »

L'épouvante des acteurs et du public peut s'imaginer plus facilement que se le dire.

Deux jours après, la malheureuse artiste mourait dans les horribles convulsions de l'hydrophobie.

— Le numéro de mars des *Annales de la Propagation de la Foi* qui vient de paraître, contient une lettre fort intéressante de M. S. Borghero, supérieur de la mission du Dahomé, dans laquelle se trouvent racontés plusieurs incidents curieux de son voyage à travers un pays dont le nom est surtout devenu célèbre en Europe par la monstrueuse barbarie de son gouvernement. Nous en extrayons les passages suivants :

« Le 4 mai, nous traversons le lac Corodou dans la direction du nord, afin de trouver l'Ogoun. Ce fleuve débouche dans le lac par un canal qui traverse un grand bois de palétuviers. C'est une étrange navigation que celle de ce canal. Représentez-vous des arbres dont les troncs, soutenus par de longues racines, ne commencent qu'à 3 ou 4 mètres au-dessus de l'eau. De leurs branches descendent des filaments qui plongent au fond du fleuve par leur extrême pointe, et de là, poussent un nouvel arbre ; multipliez ces arbres de manière à en former une forêt, émergeant du lit même du fleuve et vous aurez une idée de celle que nous allions traverser. C'est dans le dédale de ces racines qu'il faut naviguer, sous ces grottes découpées et fantastiques qu'il faut diriger la pirogue. A chaque pas vous rencontrez un nouvel obstacle ; une racine descendue d'hier, vous barre un passage jusque-là resté libre. Que de manœuvres pour vous frayer une route ! Vous avancez à la faible lueur d'une lanterne, l'écho répète les cris des piroguiers ; d'autres voyageurs, embarqués comme nous demandent des renseignements pour se diriger, des oiseaux inconnus, effrayés de tous ces bruits, volent en désordre, avec des cris sinistres, tandis que les singes de toutes espèces, qui vous regardent, semblent se moquer de votre embarras. »

Au milieu de ce bois, de ce fleuve, ou de ce lac, car on peut donner à l'Ogoun toutes ces dénominations, dans une sorte de clairière, sur un terrain à peine élevé d'un demi-mètre au-dessus de l'eau, deux villages apparaissent à droite et à gauche du fleuve. On ne s'explique pas comment, dans de pareilles conditions d'insalubrité, il peut se trouver des habitants fixés. Mais le pire des lieux de ce monde ne devient-il pas le meilleur, dès qu'il est patrie ?

L'Ogoun, dont la source, comme celle de la plupart des grands cours d'eau de l'Afrique, est encore inconnue, joue un grand rôle dans la mythologie des Nagos. A en juger par ses débordements périodiques qui se produisent aux époques les moins pluvieuses des contrées où nous sommes, ce fleuve vient de loin. Dans la partie inférieure de son cours, il serpente à travers des terrains d'alluvion qu'il a formés, et sur lesquels à présent, s'élèvent d'immenses forêts. Ses bords escarpés sont couronnés d'une exubérante végétation d'arbres et de plantes de toutes sortes, depuis les gigantesques bombax jusqu'à la flexible liane que cherche un apui. On ne voit partout que masses profondes de verdure.

La navigation de l'Ogoun et très-difficile, le fleuve encaissé dans son lit, rongé les rives limoneuses, et mine la terre qui porte le bombax ; l'arbre s'affaisse sous son propre poids, s'incline, tombe, et par sa chute barre le passage. C'est avec beaucoup de peine et de danger qu'on parvient à franchir ces obstacles, en passant tantôt au-dessous, tantôt au-dessus de ces troncs énormes. Les habitations sont rares le long de l'Ogoun, et le silence qui règne autour de nous, donne au spectacle déjà si grandiose de ces bords une nouvelle majesté. Quelquefois, cependant, vous êtes tiré de votre rêverie par un bruit étrange, indéfinissable. C'est une phalange de perroquets qui s'est effrayée à votre approche, et s'éloigne avec des cris secs et aigus. Ailleurs, c'est une république de singes qui se met en révolution dès que la pirogue apparaît. Les arbres sont peuplés de ces animaux moqueurs qui sautent d'une branche à l'autre, font mille tours d'adresse, nous regardent d'un air surpris ou couronné et s'enfuient en vous jetant des cris railleurs.

Le 6, nous rencontrons de grands arbres qui barrent le fleuve ; le soir, nous sommes surpris par la nuit, loin de toute habitation. Nous campons sur un de ces bancs de sable qui se trouvent dans l'intérieur de

l'arc formé par le brusque détour des rivières. Une nuit, portée sur des piquets nous sert de tente, et nous allumons des feux pour éloigner les bêtes fauves. Ces forêts sont peuplées de léopards, de hyènes, dont pendant toute la nuit nous entendons les hurlements. Plusieurs des pirogues qui espéraient franchir avec nous les postes dangereux, nous attendaient déjà sur ce banc de sable ; d'autres nous y rejoignirent. Tous les équipages campèrent près de nous, soit pour être protégés contre les bêtes féroces, soit pour traverser avec nous les postes militaires que nous allions rencontrer bientôt.

Dès le 7, je remarquai que le pays changeait d'aspect. Au lieu de forêts épaisses et impénétrables, la campagne était couverte de cultures ; de nombreux villages bordaient le fleuve ; tout indiquait une contrée plus salubre, une population plus robuste et plus laborieuse. Nous avions quitté le pays des Nagos, Avris ou Egbados, nous étions dans le pays des Egbers, les plus renommés des Nagos, les maîtres d'Abekoutta.

Notre navigation fut lente, et le brésilien Francisco Ribeiro, qui nous attendait à Abekoutta, n'était pas sans inquiétude à notre sujet : en temps de guerre on peut tout craindre. Au reste, des bruits peu rassurants avaient circulé dans la ville, sans doute à l'occasion des cinq pirogues qui avaient été pillées. Ribeiro obtint du chef d'Abekoutta que 12 soldats avec un officier seraient envoyés à notre rencontre. Nous quittions Tecpana, lorsque nous vîmes arriver cette petite troupe. Elle me salua par une double salve de mousquetier et par des cris de joie. L'officier entra dans ma pirogue et me témoigna une vive sollicitude. Il était musulman, riche, habillé de velours rouge et de satin vert, armé d'une belle carabine qu'il déchargeait de temps en temps en mon honneur.

A partir du pont où nous trouvions alors, le fleuve devient plus rapide et nos hommes étaient si fatigués, qu'à la nuit tombante nous avions encore trois lieues à faire avant d'être au terme de notre voyage. Ribeiro nous attendait au village d'Aro, lieu de débarquement pour Abekoutta. Ne nous voyant pas arriver, il redoutait quelque catastrophe sur le fleuve au passage de Titi. Près de ce village, en effet, commencent les rochers granitiques qui forment le plateau d'Abekoutta, et ces rochers rétrécissent considérablement le lit du fleuve, ce qui produit un courant très rapide et très dangereux. A 8 heures du soir, Ribeiro, au comble de l'inquiétude, fait armer une pirogue et vient lui-même à notre recherche. Nous nous étions tirés, assez heureusement d'affaire, mais plongés dans les ténèbres, nous heurtions fréquemment sur des bas-fonds et nos rameurs à bout de forces, avaient envie de s'échouer et de passer la nuit au milieu du fleuve. Nous en étions là, lorsque nous vîmes briller une lumière qui paraissait s'avancer vers nous. C'était la barque du bon Ribeiro. Dès que ce dernier put entendre le bruit de nos pirogues, il me hêla pour s'assurer de ma présence, puis il me fit passer dans sa pirogue, plus légère que la mienne et nous remonta rapidement vers Aro. A peine débarqués, nous sautâmes sur des chevaux qui nous attendaient. Chemin faisant, nous fûmes saisis d'une forte odeur de cadavres. « Sentez-vous le parfum du Dahomé ? » dit Ribeiro. Nous traversâmes le champ où, quarante jours auparavant, le roi de Dahomé avait éprouvé une complète déroute de la part des Egbas. On n'avait pas enterré les morts.

Nous sommes aux portes d'Abekoutta sur les dix heures du soir ; elles s'ouvrent devant nous, quoique ce ne soit pas la coutume de les ouvrir si tard en temps de guerre. Il nous fallut une heure de marche à travers la ville pour arriver à la maison de Ribeiro, où je reçus l'hospitalité. »

COMMERCE

Nous extrayons le passage suivant d'une intéressante circulaire de MM. G. Wolf et C^e, datée de New-Orléans le 14 février :
« Tandis qu'on est encore à se demander ce que la dernière récolte fournira, on se préoccupe déjà des éventualités de la prochaine campagne. La question de savoir si les planteurs, après les nombreux mécomptes de l'année dernière, voudront ou pourront planter beaucoup, est vivement discutée et les avis sont partagés. La culture rencontrera bien des obstacles, dont le plus sérieux est la difficulté de se procurer les bras et l'argent nécessaires ; toutefois, d'après ce que nous apprenons, des efforts énormes seront faits pour étendre la culture, et si l'année dernière, au sortir de la guerre, on a trouvé moyen de planter suffisamment pour produire 2 millions 1/2 de bales, ce qui aurait été le cas sans les circonstances désastreuses de l'été, il est à supposer que cette année on pourra faire au moins autant, sinon plus. »

En Europe, on ne paraît pas moins anxieux d'approfondir dès à présent ce problème. Dans les considérations qui sont sous nos yeux, on fait jouer aux discordes politiques intérieures un certain rôle, et on voit l'avenir de ce pays plus en noir qu'ici même. Certes, la base sociale de l'Amérique en général, et du Sud en particulier, est loin d'être satisfaisante, mais c'est là une question secondaire pour la culture du coton. La politique a coûté trop cher, et ce que veut maintenant la population, c'est de se créer des moyens d'existence dont elle a un immense besoin. On laisse donc aux Politiciens le soin de faire de la politique sans s'en inquiéter autre-

ment, et la partie laborieuse s'occupe de rétablir son bien-être matériel. Dans ces circonstances, il est naturel que toute la population rurale se tourne de nouveau vers le coton, assurée qu'elle est de toujours trouver un débouché au dehors, quand même des troubles intérieurs bouleverseraient le pays. Le parti hostile du Sud, tout puissant qu'il est, ne peut pourtant empêcher le soleil de répandre ses bienfaits sur ce pays, et avec du soleil et du travail, le coton viendra comme autrefois sans égard à la politique. »

Havre, 13 mars.

Cotons. — Le marché, encore incertain ce matin, et quelque peu irrégulier pour le terme, s'est activé beaucoup cette après-midi, et non-seulement les prix ont retrouvé de la régularité, mais ils s'établissent parfois en hausse. Il faut maintenant voir le T. O. Louisiane disponible, à 160 fr. ; on a payé jusqu'à 158 fr. 50 pour mars ; 155 fr. pour mai et juin ; 152 fr. 50 pour mois suivants, et l'on ne trouve même plus de vendeurs ainsi maintenant.

A livrer par navire nous n'avons eu à noter que la vente de 50 b. Louisiane à 155 fr. pour strict low middling, et celle de 300 b. Sorocaba à 152 fr. 50.

Les ventes notées à quatre heures vont à 3,002 b.

New-York, mardi 12 mars, au soir.
Coton middling Upland, 30 c. Or, 134 0/0.

New-Orléans, mardi 12 mars.
Coton : Le low middling revient à 150 fr. au Havre et le good ordinary à 145 fr. Recettes en trois jours, 3,000 b.

Liverpool, mardi.
Les ventes vont à 8,000 b.

Liverpool, mercredi.
Meilleur demandé ; ventes, 12 à 15,000 b., avec retour aux cotes de jeudi pour cotons d'Amérique.

Madras, 11 mars.
Coton : Western, 162 R., ou 111 fr. et 9 d. 1/4 cent et fret ; Cocanadah, 155 R., ou 107 fr. et 8 d. 15/16.

Tinevelly, 160 R., ou 107 fr. 40 et 9 d. 1/4.

Fret pour l'Angleterre, 40 sh.
Change sur Londres, 2 sh. 0 1/2 d.

Manchester, mardi.
(Dépêche officielle.)

La halle est restée calme aujourd'hui, et les prix sont plus bas que mardi dernier.

LAINES.
Breslau, 8 mars.

Les enchères qui se tiennent actuellement à Londres enlèvent un grand nombre d'acheteurs à notre marché. La demande est donc fortement limitée en ce moment et les détenteurs ne sauraient vendre qu'en faisant de nouvelles concessions sur les prix. Les ventes de la semaine ne dépassent donc pas 500 qx. On a payé pour laines lavées à des de Hongrie, de Russie et de Pologne, 55 à 68 rth. ; dito pelades, 48 à 54 rth. ; laines à peigner du Sleswig, 52 à 60 rth., et de Russie lavage artificielle, 82 à 89 rth.

COURS DE LA BOURSE

Du 14 mars 1867.
Cours de ce jour Cours précédent
3 0/0..... 69 80 1/2 3 0/0... 69 80
4 0/0..... 97 25 — 4 1/2 0/0 97 50

DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

PAR
M. BONNIER, Juge-de-Paix à Roubaix,
Officier d'académie, membre et lauréat de plusieurs sociétés savantes, françaises et étrangères.

« Dieu est charité. »
(Prem. édit. de St-Jean, ch. 4, v. 16.)

TABLE DES MATIÈRES.

- Introduction.
I. Programme.
II. Raison et mesure de l'assistance publique.
III. Importance de l'assistance publique.
IV. Assistance civile ou familiale.
V. Causes du paupérisme.
VI. Pauvreté malheureuse — Assistance matérielle.
VII. Pauvreté vicieuse. — Assistance morale.
VIII. Pauvreté par habitude ou par ignorance. — Assistance intellectuelle ou scolaire.
IX. Caractères de l'assistance publique.
X. Organisation de l'assistance publique.
XI. Réorganisation de l'assistance publique.
XII. Réorganisation administrative et disciplinaire.
XIII. Réorganisation scolaire.
XIV. Réorganisation financière.
XV. Conclusion.

APPENDICE

Lois, décrets, ordonnances, arrêtés et circulaires concernant directement ou indirectement l'assistance publique.

PRIX DE L'OUVRAGE.
en un beau volume in 8° de plus de 300 pages, actuellement sous presse : 3 FRANCS.

ON SOUSCRIT :
à Roubaix, chez M. Reboux, libraire, Grand-rue 56.
à Lille, chez M. Quarré, libraire Grand-place et chez les principaux libraires.
à Paris, à Conde, à Valenciennes, chez les principaux libraires.

Au moment où les machines à coudre viennent une extension considérable, nous ne saurions trop engager le public à se méfier des nombreuses contrefaçons qui lui sont offertes sous le nom de machines à coudre de Wheeler et Wilson, de New-York. Ces machines dont la réputation est faite depuis longtemps dans le Nord de la France, sont les seules, on le sait, qui puissent présenter toutes les garanties de perfection et de solidité. Nous croyons devoir rappeler encore qu'elles portent l'estampille de l'agent général Européen de

Compagnie : C. M. MARTOUGEN, 70, BOULEVARD SÉBASTOPOL, à Paris.

Chaque machine doit être pourvue :
D'une double plaque ;
Du guide à ourler, de toutes largeurs ;
Du guide à ganser ;
Du guide droit ;
Du guide à poser les rubans sans batis ;
Du guide à soutacher ;
4 pierres à Emery ;
Douze aiguilles, un tourne-vis, une burette, deux clefs, un tire-fil et un pied à piquer les ruches.

Il est à remarquer que bien des marchands de contrefaçon offrent cinq ans de garantie, mais sans spécifier quel genre de garantie. Les agents de la Compagnie doivent toujours donner aux acheteurs l'EXPLICATION de GARANTIE PENDANT QUATRE ANS CONTRE TOUT FRAIS DE REPARATION ET D'USURE.

S'adresser à M. Ch. François, agent général de la Compagnie pour Lille, Roubaix et Tourcoing, à Roubaix, 45, rue du Chemin de Fer, en face du Square.

Changement de Domicile.

Depuis le 1^{er} février 1867, le cabinet de

M. JEAN-BAPTISTE
DENTISTE

GRANDE-RUE, n° 11, ROUBAIX.

Est transféré rue du Collège, n° 20.

EN FACE DE L'HOTEL DU GRAND-CERF.
Dentiers et pièces partielles en caoutchouc et autres genres.

Fait généralement tout ce qui concerne son art. 29m. 6687

COMPAGNIE DES Mines de Béthune

DÉPOT DE

CHARBONS GRAS

A Roubaix, rue Latérale, près la gare du chemin de fer.

VENTE A L'HECTOLITRE

Mesure des fosses.

PRIX COURANTS.

GROS 3 fr. 05
l'hectolitre pesant 80 mis en voiture et rendu à domicile, pour la ville (octroi compris).

MOYEN (dit tout-venant) 1^{re} qual., 2 fr. 20
l'hectolitre, mesure des fosses, mis en voiture et rendu à domicile pour la ville (octroi compris).

GROS 3 fr. 00
l'hectolitre pesant 80 k. pris au dépôt et mis en voiture pour la ville (octroi compris).

MOYEN (dit tout-venant) 1^{re} qual., 2 fr. 10
l'hectolitre, mesure des fosses, pris au dépôt, mis en voiture pour la ville, (octroi compris).

GROS 2 fr. 95
l'hectolitre de pris au dépôt et mis en voiture pour la campagne.

MOYEN (dit tout-venant) 1^{re} qual., 2 fr. 05
l'hectolitre, mesure des fosses, pris au dépôt et mis en voiture pour la campagne.

Au comptant (sans escompte.)
N. B. La Compagnie des Mines de Béthune a l'honneur de faire remarquer à Messieurs les consommateurs qu'il existe à leur avantage une différence de prix entre l'hectolitre dit mesure des fosses et l'hectolitre ordinaire, mesure à ras.

Les droits d'octroi seront déduits sur les prix ci-dessus, pour les personnes ayant l'entrepôt.
S'adresser à M. Louis COURTRAY, représentant de la Compagnie, rue Pauvrée, 33 ou au dépôt, rue Latérale près la gare du chemin de fer.

DENTS depuis 5 francs

VERBRUGGHE
Dentiste

29, rue du Grand-Chemin, Roubaix. — 11, rue Secarrembault, Lille.

Guérison du mal de dents

Paiement après succès.
M. VERBRUGGHE, se rend à domicile et se charge de recommoder toute espèce de pièces artificielles. 6634